

[...] Adam Kellas interrompit la fuite en avant débridée de son stylo le long des lignes du carnet, relut les dernières phrases qu'il venait d'écrire, ratura "chiffon sur la tête" pour le remplacer par "torchon sur la tête". Il barra "torchon sur la tête" et "putain". La première salope qui se met en travers, vous me l'allumez ! Pas la peine d'en rajouter. Sans ces éléments superflus, la phrase devenait tendue, efficace. Selon le point de vue du lecteur, elle provoquerait soit sa colère à l'égard des troupes américaines, soit envers lui, Kellas, l'auteur de ces lignes. La direction ne comptait pas. L'émotion, si. Elle avait la vertu appréciable de distraire l'attention de cette douceur qui se dégageait du personnage de Sarina, petite fille modèle aspirant depuis le début, c'est du moins ce qu'on aurait pu comprendre sans l'ajout de cette émotion, à l'innocence et au martyr. Six cents vieilles bergères iraniennes massacrées dans leurs tuniques poisseuses, cela n'aurait pas donné un début aussi prometteur.

Kellas posa le stylo sur la surface rugueuse de son bureau, se verrouilla les mains derrière la nuque et s'arc-bouta en arrière aussi loin qu'il pouvait. Il était surpris de la facilité avec laquelle il avait écrit le début de son roman. Il avait recouvert de son écriture manuscrite quatre pages en deux heures, et presque sans ratures. L'acquisition du bureau et d'une chaise y était pour quelque chose ; il n'était plus obligé d'écrire avec le carnet posé sur les genoux, ou à même le sol. Peut-être aurait-il le temps de le poncer et de le vernir, si toutefois Mohammed parvenait à dénicher ici du papier de verre, du vernis.

Kellas se tourna sur sa chaise. Mark était assis sur son matelas, maintenant un carnet au creux de son bras droit privé de main, tandis que sa bonne main, la gauche, en feuilletait les pages et pianotait sur le clavier de son ordinateur portable. La chambre avait les murs chaulés, et des fenêtres de part et d'autre. Il y avait un placard encastré dans un coin, dont s'étaient emparés Mark et Sheryl, sa photographe, avant que Kellas emménage avec eux; chacun des trois colocataires disposait d'une malle métallique bon marché aux fermoirs de cuivre, en plus de son sac à dos. Une épaisse moquette rouge tapissait le sol, dont le moindre centimètre carré non occupé par leurs matelas l'était par des enchevêtrements de câbles, de multiprises et de chargeurs divers. La nuit, quand les lumières s'éteignaient et que le générateur électrique continuait de tourner, la chambre scintillait des éclats verts et rouges de leurs batteries en charge. Il était dix heures du soir. Ces derniers temps, d'innombrables avions avaient survolé la zone, arrachant à la nuit des fracas de tonnerre. Ce soir ne résonnait que le bruit du générateur.

Kellas appréciait Mark, mais il y avait trois raisons pour lesquelles il ne l'aimait pas. Sans compter le fait de l'apprécier – ça en faisait une quatrième. Kellas aurait voulu savoir ce qui était arrivé à la main de Mark, mais il ne parvenait pas à trouver le moindre prétexte pour lui demander s'il était né comme ça, si sa main avait été blessée lors d'un accident, ou soufflée par une explosion, ou s'il avait subi une amputation judiciaire ; alors, il ne posait pas de questions. D'ailleurs, il n'aurait pas dû s'y voir contraint. Un homme privé de sa main avait l'obligation tacite d'en expliquer le pourquoi à ses colocataires. C'était la première raison. La deuxième, c'est que Kellas avait surpris Mark en train de hurler à un fonctionnaire de l'Alliance du Nord, dont le boulot consistait à répartir les chauffeurs entre les différents reporters, qu'il était un journaliste américain, qu'il ne travaillait pas pour l'un de ces "journaux européens à la con". Suite à quoi, Kellas avait fait preuve de froideur à l'égard de Mark pendant un bon moment, jusqu'au jour où Mark avait découvert ce qui l'embêtait et lui avait dit de ne pas le prendre pour lui,

puisqu'il n'avait jamais considéré les Britanniques comme des Européens. Ce que Kellas reprochait le plus à Mark, cependant, c'était de travailler si dur. Les éditeurs de leurs papiers respectifs se trouvaient dans des fuseaux horaires différents. Ceux de Kellas étaient à Londres, ceux de Mark et Sheryl en Californie. Mark devait passer les douze heures de sa journée afghane, puis les douze heures de sa journée californienne à travailler, sans que les deux ne se chevauchent. Kellas ne l'avait jamais vu dormir. Non que Kellas fût paresseux, mais si un jour entier passait sans qu'il eût rien écrit, cela ne le tracassait pas. Mark, si. Il n'arrêtait pas d'interviewer des gens, d'essayer de découvrir le pourquoi et le comment des événements. Il ne passait pas suffisamment de temps à attendre que les choses arrivent.

Kellas demanda à Mark s'il pouvait lui emprunter deux piles AA.

– Emprunter ? rétorqua Mark.

– Je t'en refilerai des neuves d'ici la fin de la semaine.

– Et tu les trouveras où ? Tu connais l'Irlandais ? Tu vois de qui je parle. Le photographe. Il est venu du Pakistan à cheval et à pied. Ça lui a pris dix jours. Il repart demain parce qu'il s'est retrouvé à court de piles AA et que personne ne piochera dans ses réserves pour le dépanner.

– Il m'en faut juste deux.

– Je n'en ai pas. Je n'utilise pas ce genre de pile. Celles-ci appartiennent à Sheryl.

Demanda-lui.

– Elle croit que je lui ai pris du café, mais je voudrais qu'elle sache que je m'en suis acheté. Les boîtes se ressemblent, c'est tout.

– Pourquoi tu ne lui dis pas directement ?

– Tu pourrais le faire en mon absence.

– Tu as peur de perdre la face, ou quoi ?

– Je ne l'aime pas.

– L'aimer ? Personne ne te demande de l'aimer.

Kellas tourna sa chaise pour faire face à la pièce.

– Tu travailles trop.

– Toi aussi. Tu as passé toute la journée dehors, en rentrant tu as rédigé un article, et tu viens de passer deux heures à griffonner dans ce carnet. Kellas referma le carnet et le glissa sous son portable.

– C'est quoi, ton journal ?

– Ouais.

Mark éclata de rire en tournant une page de son propre carnet. Il se cala un crayon entre les dents et fronça tellement ses épais sourcils qu'ils se rejoignirent au milieu du front. Au tressautement de ses épaules, Kellas vit qu'il riait toujours. Des ombres traversèrent la fenêtre et des voix indistinctes parvinrent de l'extérieur. Le complexe était surpeuplé. Kellas pouvait s'estimer heureux de s'être vu attribuer ne serait-ce que le tiers d'une chambre.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Mark secoua la tête. Il plissait les yeux à présent.

– Quoi ?

Mark cracha le crayon, qui rebondit contre l'écran de son ordinateur.

– Mon cher journal ! Aujourd'hui, Sheryl ne m'a même pas adressé la parole. Vraiment, quelle salope ! Elle ne va pas tarder à se rendre compte que, moi aussi, je peux jouer à ce jeu-là ! Et puis, ô mon Dieu, à Mazar-e Charif, six traîtres ont été pendus en face des lieux saints. C'est dégueulasse ! (Il leva les yeux.) Tu sais qui d'autre a des piles AA ? Ton amie Astrid Walsh. La porte juste à côté.

- Nous sommes amis ?
- Vous êtes venus ensemble, par les montagnes.
- Une partie du chemin. Nous nous sommes séparés juste après la passe d'Anjoman.
- Eh bien, demande-lui.
- Bonne idée, répondit Kellas, tout en tripotant son stylo. Nous sommes allés à l'hôpital, elle et moi, hier soir.

Mark poussa un grognement. Il était en train de consulter les dépêches.

- Tu le crois, toi ? s'exclama-t-il. Cette guerre commence à peine qu'ils parlent déjà de la suivante.

Comme ils le faisaient régulièrement, Mark et Sheryl avaient rejoint ce jour-là la maison des moudjahidin, près de la ligne de front. Et son toit avec vue. Il s'agissait davantage d'un lieu d'observation que d'un sujet de reportage. Sheryl en rapporterait des clichés d'explosions sur une crête bien particulière, au loin, où les B-52 larguaient des tonnes de bombes. Elle passerait la majeure partie de la nuit à travailler sur ses photos puis à les transmettre à son journal, aux États-Unis. Les Californiens aimaient bien, en prenant leur café du matin, admirer les motifs tout à fait semblables à des brocolis gigantesques que leurs bombes dessinaient dans le ciel juste après le largage. Un jour, Sheryl avait montré à Kellas le détail, agrandi plusieurs fois sur l'écran de son ordinateur, de l'un de ses clichés. Kellas distingua les crocs décolorés de la crête, la fumée et la poussière de l'explosion se dissipant dans le bleu du ciel et, peut-être, sous l'ongle insistant de Sheryl, quelque chose d'autre.

- Tu le vois ? demanda Sheryl. Tu le vois, mon p'tit taliban ?

Peut-être que oui. Il aurait pu y avoir un trait noir vertical haut de quelques pixels et puis un autre, horizontal. Le point beige aurait même pu être un visage. Un combattant taliban aurait bien pu se trouver là, jaillissant de sous son rocher, sourd, triomphateur, asphyxié par les bombes, ouvrant tout grand les bras et martyr, pas encore. Kellas n'arrivait pas à trancher. Peut-être s'agissait-il d'une simple fissure dans la roche. Sheryl utilisait des objectifs qui avaient le diamètre d'une bassine, mais la crête se trouvait bien au-delà des lignes de front tenues par l'Alliance. À mi-chemin de Kaboul.